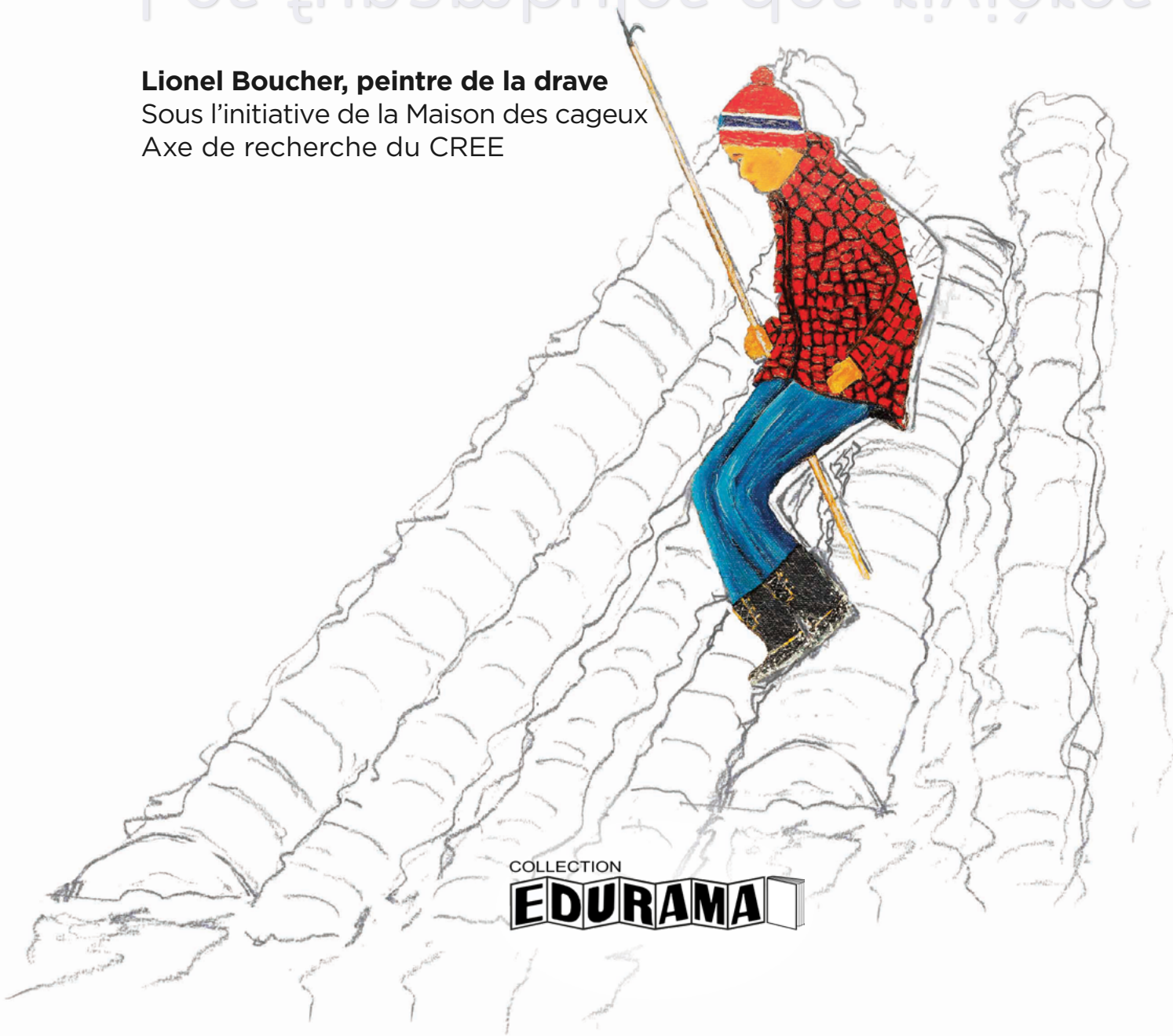


Les funambules des rivières

Lionel Boucher, peintre de la drave

Sous l'initiative de la Maison des cageux
Axe de recherche du CREE



COLLECTION

EDURAMA

Une *piasse*, dollar canadien 1973-1987.



ISBN (version numérique) : 978-2-925005-23-0
ISBN (version imprimée) : 978-2-925005-22-3
Dépôt légal, deuxième trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ)

Co-auteurs : Christian Belleau, Florentine De Cia,
Alexandre Pampalon, Isabelle Regout
Recherches : Christian Belleau, Florentine De Cia,
Alexandre Pampalon, Isabelle Regout
Collaboration spéciale : Lionel Boucher, Louis Campeau (SHFQ),
Louise Marie Patenaude, Pierre Valois,
Roland Bouchard, Roger Giroux, Daniel Daoust
Montage et graphisme : Isabelle Regout
Révision : Michel Huot, Christian Belleau,
Pierre Valois, Pierre Bernier
Idée originale de la collection EDURAMA : I. Regout et A. Pampalon

Imprimerie : Imprimerie du Progrès
Imprimé à Gatineau

TIRAGE LIMITÉ N° DE 50.

Œuvres peintes à l'huile et esquisses : Lionel Boucher
Site internet officiel de Lionel Boucher : <https://bit.ly/2WDgvJM>
Chaîne de vidéos YouTube de l'artiste : <https://bit.ly/3u02iDm>
Artiste invitée (page 43) : Louise Marie Patenaude
Photographies des œuvres à l'huile : Jérôme Bertrand (2019)
Photographie du dollar canadien : Pierre Bertrand (2018)
Pure coquetterie littéraire, nous retrouvons dans ce livre
des inférences aux poèmes d'Émile Nelligan (1879-1941)
et aussi de Raymond de Borelli (1837-1906).

La collection Edurama de Résonance Canada, éditeur,
est réalisée en collaboration avec le CREE et la Maison des cageux
www.maisondescageux.com
383, rue Notre-Dame, Lanoraie (QC) J0K-1E0
info@resonance-canada.com

© Tous droits réservés. La reproduction de ce document, en totalité
ou en partie, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que
mécanique, et en particulier par photocopie, par microfilm et dans
Internet, est interdite sans l'autorisation préalable écrite de l'éditeur.

Les funambules des rivières

Lionel Boucher

Lionel Boucher, peintre de la drave





«L'artiste peintre Lionel Boucher fait revivre une activité qui a longtemps contribué au développement de l'Outaouais : la drave. Ses peintures montrent tour à tour des draveurs, des remorqueurs, des moulins, des embâcles, des glissoires à bois et le flottage impressionnant des billots sur nos vastes cours d'eau. **Nos draveurs y sont en vedette et c'est fort bien mérité, car leur métier, extrêmement difficile, a jadis été indispensable à la vitalité de nos communautés.** Notre mémoire collective, sur cette activité économique décisive des XIX^e et XX^e siècles, est dense.» — Michel Prévost, président de la Société d'histoire de l'Outaouais

Sommaire

Préface par Louis Campeau, président de la Société d'histoire forestière du Québec	7
À bonne fortune, très bon cœur par Christian Belleau	9
Poème <i>Funambules... de nos rivières</i> par Alexandre Pampalon	12
Image sur image, ainsi combien joyeuse	14
L'onirique à bras-le-corps	54
Table des illustrations	55



Préface

par Louis Campeau

Ce livre éveille en moi de nombreux souvenirs, car mon métier de forestier m'a permis de fréquenter les draveurs sur les rivières et les chantiers forestiers jusqu'à la fin de la drave sur la rivière Coulonge en 1983. J'ai souvenance de moments forts, partagés au travail. Parmi ceux-ci, les draveurs de Fort-Coulonge dans le Haut-Outaouais, qui assuraient le flottage des billots vers les usines de Davidson et de Braeside. Ils ressentaient une telle fierté à exercer ce métier de l'eau où se révélait le sens du travail d'équipe. Sur plusieurs générations, cette solidarité a été déterminante pour sauver des vies et motiver l'obtention avec succès de conditions de travail plus justes et plus sécuritaires. Tant de gens ont pratiqué ce travail singulier si bien illustré par M. Boucher. L'héritage de ce métier disparu se retrouve dans d'innombrables créations comme des romans, légendes, chansons, photographies, films.

Merci à M. Boucher de partager avec nous des sentiments de plénitude du travail bien fait, comme draveur et comme peintre. Sa façon d'illustrer tous

Grande figure dans le milieu des affaires, Louis Campeau est diplômé en génie forestier de l'Université Laval. Fort de ses quarante ans d'expérience en gestion d'entreprises, il conseille des multinationales établies sur les continents européen et américain. Actuellement président de la Société d'histoire forestière du Québec, il contribue au maintien de la mémoire liée aux forêts. Il a jadis côtoyé des draveurs qui ont gagné son profond respect.

les aspects du travail forestier d'antan nous invite à mieux comprendre la société du milieu du XX^e siècle et d'en tirer des enseignements qui nous permettent de rendre meilleur le monde d'aujourd'hui.

Peu de temps après que Lionel Boucher eut peint sa collection *Maîtres draveurs*, Malak Karsch a immortalisé la scène du bateau de drave nommé *Missinaibi* au pied du Parlement. Sa photographie a été reproduite sur des millions de billets émis par la Banque du Canada de 1973 à 1987. Au milieu d'une mer de bois, le destin de ce remorqueur québécois de 14 tonnes s'est transformé en symbole pancanadien de la glorieuse épopée de la drave!

Les draveurs entrent, en définitive, par la grande porte de l'Histoire. Afin de perpétuer la mémoire de ces hommes des rivières et des forêts, les 125 députés de l'Assemblée nationale du Québec ont adopté officiellement, le 3 novembre 2021, une motion unanime, où l'on reconnaît la contribution exceptionnelle des draveurs.



1 À bonne fortune, très bon cœur

par Christian Belleau

Christian Belleau œuvre dans le domaine de l'édition depuis 40 ans. Après avoir débuté comme chroniqueur en musique, il a collaboré à plusieurs magazines artistiques, féminins et d'intérêt général. En tant que journaliste, il a interviewé les plus grandes vedettes du Québec. Pendant près de 20 ans, il a travaillé aux sections artistiques internationales de diverses publications de l'entreprise Groupe TVA, dont Québecor a fait l'acquisition en 2002.

Homme d'affaires? Peintre autodidacte? Ancien draveur? Amoureux de la nature? Lionel Boucher est tout cela et bien plus encore. Le natif de Hull a su maîtriser son art et témoigner de la vie, de la beauté des paysages et des activités humaines telle la drave. À la fin des années 50, il se plaît à peindre les activités reliées à l'industrie forestière, qu'il nomme la *collection Maîtres draveurs*. Ses huiles sur toile sont à son image : colorées, touchantes et inspirantes.

Lionel Boucher a grandi au sein d'une famille qui appartient à un milieu humaniste. «Nous étions libres comme l'air, se rappelle aujourd'hui l'artiste de 84 ans. J'étais un petit garçon espiègle et plutôt indiscipliné, mais on ne m'a jamais chicané à cause de ça. J'ai eu une enfance très heureuse.»

Chaque été, le jeune Lionel quitte la ville pour profiter du chalet de campagne construit par son père qui a en tête les bienfaits d'être en contact avec les éléments de la nature : l'eau, la flore et la faune. «Mon père devenu orphelin très jeune se souciait de nous offrir le meilleur des possibles et ma mère nous inculquait les bonnes manières et les leçons de savoir-vivre», confie-t-il.

«On déménageait nos pénates à la campagne tous les 24 juin, et nous, les enfants, étions comme des rois en vacances. De là me vient la fièvre des forêts et des lacs.» Éventuellement, Lionel mettra fin à ce rituel familial pour se consacrer aux études et devra travailler ses étés pour les payer.

Chose toute naturelle, le jeune homme de 20 ans se tourne vers la plus importante compagnie de Hull, l'usine de pâtes et papier E. B. Eddy, qui fournit alors le papier à presque tous les journaux canadiens.

« J'étais prêt à faire n'importe quoi, note Lionel. J'ai remplacé un employé, et je suis devenu draveur par pur hasard. Durant les vacances estivales, je travaillais sur les estacades, qui servaient à contenir les billots de bois acheminés au moulin. J'étais attiré à la réception du bois au pied du convoyeur de l'usine. Très tôt, je me suis mis à peindre ce que je voyais en utilisant le plus de couleurs possible pour exprimer et maximiser la vie exigeante et impressionnante de la drave. »

Évoluant dans un décor pittoresque et enchanteur, l'univers de la drave est visiblement un environnement rêvé pour Lionel Boucher qui apprécie les paysages de la campagne. « Très jeune, j'ai commencé à dessiner, dit-il. Mes sujets préférés étaient les montagnes et les lacs, entre autres le lac Létourneau, à Val-des-Monts. »

Toutefois, sa perception des choses changera drastiquement en 1952 après une rencontre décisive : « J'avais 15 ans quand j'ai croisé le peintre Henri Masson à Perkins, non loin de notre chalet d'été », confie-t-il en parlant du peintre canadien qui a notamment côtoyé des artistes du Groupe des Sept. « Ses sessions extérieures ont vraiment piqué ma curiosité. Il m'a fait découvrir l'harmonie des couleurs, qu'il maîtrisait parfaitement. Ses enfants

de chœur en soutane rouge vif et en surplis blanc ont particulièrement attiré mon attention. Depuis, ce sont surtout les couleurs qui m'intéressent. »

Si Henri Masson (1907-1996) a grandement influencé la conception du monde de Lionel Boucher, ce dernier ne trahira cependant jamais sa nature profonde : « J'ai toujours été un enfant rieur et enjoué, et j'ai sans cesse cherché à mettre de la couleur dans ma vie et plus tard sur mes toiles. La drave était pour moi un sujet "sec", à cause du stress constant, des difficultés, de la frustration et des embûches qu'on y trouvait, et je voulais y mettre un peu de poésie. Je trouvais les photos de draveurs en noir et blanc de cette époque plutôt sombres et lugubres. Je tenais à rendre tout ça plus vivant et moins monotone ! »

Lionel Boucher a gagné son pari, car c'est de belle façon qu'il nous enseigne *La vie d'autrefois*. Observez cette toile très colorée également intitulée *Le hameau des draveurs* : un village paisible en plein cœur de l'hiver canadien.

Une jeune forêt, visiblement de pins blancs, se dresse à l'horizon. En avant de la maison rose au toit vert, le bois entreposé nous rappelle l'univers de la drave.

Sur la gauche, on aperçoit deux enfants qui glissent en toboggan, alors que ceux de droite glissent sur les fesses, comme les enfants l'ont toujours fait. Un cheval attend pour emporter sa charge de billots vers le bas de la pente.



LBOUCHER

2 Poème *Funambules... de nos rivières*

par Alexandre Pampalon

Créateur accompli, Alexandre Pampalon entrelace avec puissance la poésie et la musique. Depuis bientôt dix ans, il initie ou collabore également à de nombreux projets qui visent la mise en valeur d'anciens métiers de l'eau, cageux et draveurs, dont la hardiesse inonde l'imaginaire des plus hauts faits.

En équilibre sans jamais perdre leurs repères
Déjouant les dangers, ces funambules des rivières
Soldats, frères d'armes, battent le froid glacial par l'enfer
Sur le trépas de la forêt renaissant entre le printemps et l'hiver.

Roulent leurs grumes, billots, pitounes sur les rivières
D'un sang-froid asséchant la sueur sur leurs fronts fiers
D'exploit en exploit sur les parcours endiablés ne touchant plus terre
Leur travail courageux, remarquable, est tout à fait exemplaire.

Sur la corde raide de chaque tronc aux allures grégaires
Ces hommes en suspension jouent aux funambules des rivières
Solides, stoïques, jonglent avec le défi sans trop s'en faire
Leurs émotions contrôlées, placides, au calme carbonifère.



Dotés d'un sens de l'humour et de survie qui vont de pair
Tricotant sur les mailles du courant avec un certain flair
De rapide en rapide, évitent écueils, embâcles, instants charnières
Aux risques de leur vie, touchant les rives en solitaire.

Reprenant leur souffle après avoir été sur le précipice de l'envers
Ces draveurs cramponnés sur le mince fil de vie, funambules des rivières
Au retour de chaque journée, mouillés, transis de peur sans en avoir l'air
Ils content avec la plus grande légèreté leur rencontre avec cet enfer.



3 Image sur image, ainsi combien joyeuse

Originaire de Hull, aujourd'hui la ville de Gatineau, Lionel signe cette toile historique intitulée *Rue Laval au temps de la drave* qui restaure l'ambiance des années 50 du vieux quartier n° 5 à Hull. Remontons le cours du temps à coups de pinceau. À l'horizon, l'ancien tramway vert de la *Belt Line*, sur le circuit du vieux Hull, débouche à la hauteur de la maison des retraites fermées du



Sacré-Cœur. C'est ce large bâtiment en brique rouge de 1924 qui arbore la statue du Sacré-Cœur. Véritable repère pour le quartier, sa chapelle servira fidèlement pendant des dizaines d'années jusqu'à la construction de l'église de Notre-Dame-de-l'île vers 1945.

Chaque hiver alors que la neige est abondante, Lionel joue au hockey dans la rue avec d'autres camarades. À l'angle du boulevard Sacré-Cœur et de la rue Laval se trouve un établissement au vert criant. C'est la *grocerie du coin* de M. Jos Petit qui anime la vie de quartier. Cette épicerie se transformera petit

à petit en dépanneur «Petit Sauvé», en *snack-bar* avec confiseries, en *stand* de fruits et légumes, mais il sera un jour exproprié et démoli pour élargir le boulevard Sacré-Cœur. Les alentours fourmillent de vrais copains, alors qu'au nombre des habitants du voisinage, certains s'avèrent plus intrigants : le comptable, la couturière, le mesureur de bois de chez Eddy, le cordonnier,

les deux hôtes de l'air et le sculpteur. En face de la maison rouge de la famille Boucher, il y a la demeure du seul détective de la ville de Hull, M. Auguste Anderson, toujours aussi imperturbable aux jeux bruyants des enfants.

Deux personnages importants discutent devant le porche familial : le chef des pompiers Audette et le père Létourneau, olat de Marie Immaculée. C'est ce dernier qui a fondé le premier camp scout au bord du lac qui porte désormais son nom. Ils viennent très souvent faire leur tour à la maison des Boucher.



Pour le Lionel c'est une période d'entraide sans trop de soucis et de beaucoup de bonheur, grâce sans doute à l'œil avisé de son grand-père qui est nul autre que le chef pompier, M. Adélarde Audette.

Un jour, il lui a raconté avoir combattu comme pompier, à l'âge de 18 ans en 1900, le Grand feu de Hull. Lionel parle avec fierté de son bon-papa qui va régulièrement à la rencontre des concitoyens avec «son» automobile rouge flamboyant. Il cause de prévention des incendies tant dans les foyers, les lieux de travail, que les usines. Savez-vous qu'avec la collaboration des compagnies d'assurances, la cité de Hull a établi de nouvelles normes pour la protection contre les incendies? C'est le chef Audette qui supervise les tests de résistance au feu menés sur les blocs de ciment au bord du ruisseau de la Brasserie.

Portons maintenant notre attention sur cette autre toile intitulée *Trappage et coupe de bois privé*. À la même époque, dans nos campagnes, il est courant de faire chantier en hiver. Les cultivateurs tirent plus de la moitié de leur revenu de l'exploitation de leur forêt privée. En Outaouais, les forêts fournissent la



matière première ou brute aux industries les plus importantes du pays. C'est donc le froid venu que ces fermiers pratiquent des coupes sélectives d'arbres sur leur terre.

À droite, ce paysage du lac Létourneau de Val-des-Monts nous transporte chez l'aïeul Jos Prud'homme. Accompagné de son fils et de son adolescent grelottant, cet honorable «couque» fait mijoter, non sans gourmandise le repas du groupe, tout en se déglaçant l'âme avec un petit remontant. Il faut dire que toute la matinée, le travail de «bûchage» et de «sciage» a été rude. Le verglas a rendu difficile le maniement des billots. Le chantier n'étant pas très étendu, la famille Prud'homme prend ses repas au *camp*. Remarquez la présence d'équipements, tels la tente ou les sacs de couchage. Ils proviennent de marchands de surplus de la Grande Guerre 1939-45 obtenus à prix réduit. Les bois résineux, dits «mous», récoltés sur la terre familiale seront acheminés au *Lower Mill* de la compagnie forestière E. B. Eddy qui opère ses installations sur la rue Laurier, à Hull. Quant aux bois francs, dits «durs», ils seront transportés au moulin de Perkins.



L BOUCHER

Maintenant, traversons ensemble le portail d'autres jardins secrets de Lionel. Il a mille histoires à nous raconter. Quant on serpente en voiture la montée Paiement à la hauteur de Val-des-Monts, on entreprend quelques virages avant d'atteindre le lac Létourneau. C'est là, au cœur d'une nature généreuse et superbe que se trouve le chalet où Lionel a passé son enfance. Il n'a alors qu'à lever le nez au ciel pour découvrir un faucon. Ou encore, pénétrer à la course le sous-bois pour débusquer un lièvre tout en évitant de justesse une pyrole à une fleur. Le dimanche, après la messe sous la grande tente des scouts, les vacanciers se réunissent rituellement au populaire *stand* de Jos Prud'homme pour partager la collation offerte généreusement par trois notables : le dentiste Dr Morin, l'assureur M. Gratton et, son père, le pharmacien M. Boucher.

Quand Lionel commence à étudier à l'université et à travailler durant ses vacances d'été à la E.B. Eddy, il y passe moins de temps, sans se douter que les souvenirs de ces purs bonheurs d'enfance lui reviendront à un âge plus accompli! Lionel s'engage avec entrain dans sa jeune vie d'adulte, profitant de ses instants de loisirs fugitifs pour immortaliser sur toile des scènes significatives. C'est ainsi que ses œuvres sur la drave apparaissent entre 1957



et 1959. «Je découvrais le monde de la drave au fur et à mesure que je le peignais, souligne Lionel Boucher. J'ai donc voulu illustrer chaque étape, du billot au remorqueur, de la glissoire aux embâcles. De plus, je n'avais jamais été témoin d'une aussi belle volonté d'entraide au sein d'une communauté. Les draveurs étaient des gens

simples, mais sincères et toujours de bonne humeur. Ils avaient du cœur au ventre et prenaient de grands risques à chaque instant. Je suis vraiment fier d'avoir été draveur.»

Les années passent et Lionel rencontre le grand amour. Le regard profond et magnétique de sa bien-aimée Louise nous marque sur cette photographie. Les tourtereaux sont interceptés à cette occasion au chalet familial du lac Létourneau, confortablement installés sur la terrasse près du foyer extérieur. Le lac Létourneau est un lieu d'évasion. Dans son œuvre *Le lac Létourneau*, l'artiste immortalise le kayak qu'il a «construit de ses mains» comme vous le verrez aussi à la page 24. Au centre de la toile se trouve une maisonnette chaleureuse construite sur une petite île que le couple va acquérir pour une chanson. Leurs enfants, Luc et Jean, y séjourneront souvent, que ce soit l'été, pour la baignade, ou l'hiver pour faire du *skidoo* sur la surface glacée du lac.



L. BOUCHER

Durant ses études en sciences à l'université d'Ottawa, Lionel se mesure aux difficultés de la drave à la E. B. Eddy en période estivale. Il capitalise sur les défis et les missions avec sa belle fougue de jeunesse. Sur la photo ci-contre, son sourire est communicatif pour promouvoir, à la demande d'un ami, le camp de scouts du lac Létourneau, et ce, au micro de CKCH qui est alors un véhicule important pour la culture francophone en Outaouais.



les circonstances m'ont permis de sonder plus profondément mon côté créatif en peinture, sans aucune prétention. Je vends mes œuvres sur place et je n'en conserve aucune.»

L'entêtement de Lionel à connaître les secrets du marché et sa capacité à conquérir de nouvelles parts lui apportent une réputation enviable qui attire l'attention des compétiteurs canadiens, américains et japonais.

Forgeant ses rêves et son avenir, Lionel oriente sa carrière vers l'industrie pharmaceutique. Le Hullois emménage à Montréal dès 1961. Il entre au service du grand fabricant de produits pharmaceutiques Abbott. Il y restera 12 ans. Le succès d'Abbott dans les années 60 découle des qualités organisationnelles qui engendrent d'excellentes performances, dira-t-on plus tard dans le best-seller de 2001 *Good to Great : Why Some Companies Make the Leap... and Others Don't*.

Lionel apprend à gérer le stress inévitable. Il connaît sa période la plus productive sur le plan artistique entre 1980 et 1983 par-dessus le marché! «Me trouvant souvent en Europe pour le business,

Lionel engloutit énormément de temps et d'énergie à son travail. Grâce à son expérience internationale, il devient le PDG canadien de la plus prestigieuse multinationale japonaise dans le domaine médical. «J'ai un esprit scientifique, hérité de mon père Laurent, admet Lionel. C'est ainsi que j'aborde les affaires où je fais appel à la synthèse des éléments. La peinture est un exercice qui, au-delà du plaisir, me guide inévitablement à préciser mes sujets.»

Dans cette toile *La famille en fête*, l'artiste nous fait traverser le miroir pour revisiter le pittoresque d'antan. Petite pause aux saveurs bien canadiennes. Le temps des sucres et l'attelage de loisir donnent du temps au temps afin de laisser libre cours à la discussion, aux causeries, aux confidences.



L. BOUCHER

L'hiver est bien installé. Les chevaux qui sortent l'hiver y prennent vraiment plaisir. Dans son œuvre *Sleigh ride*, l'artiste cherche à transmettre une certaine connaissance de l'attelage et l'amour des chevaux. Saviez-vous qu'on nomme des «alezans», ces chevaux dont la crinière et la queue sont de même couleur ou plus pâles que la couleur du corps? La couleur des alezans peut être fauve clair ou très foncée, mais ici leur robe est rouge orangé. L'artiste met aussi en place méthodiquement les brides à œillères, les guides, les colliers, les traits souples, les sangles et leurs boucles, les sellettes, les avaloires, alors que le *yoke* et le timon sont imaginés d'une seule pièce rouge pour faciliter la lecture et mettre en valeur le traîneau avec ses deux patins en contact avec la neige.

Les oreilles des chevaux attelés bougent alternativement en signe d'attention. Ils perçoivent l'intonation et le sentiment, très riches et très subtils, que les mots du meneur expriment. L'homme de cheval et d'attelage rassure ses chevaux en les appelant par leur nom. Il observe ses guides glisser librement dans les clés du harnais de ses mains jusqu'aux mors d'attelage. Dans nos forêts d'autrefois, on aperçoit des attelages à un seul cheval ou des attelages en paire. Dans le cas d'une traction d'une voiture légère, on sait que le tirage est bien suffisant avec une bricole, mais que pour les voitures lourdes créées pour le transport de marchandises ou de plusieurs passagers il faut habiller d'un collier d'épaules le cheval placé entre les

brancards tout comme chacun des chevaux de timon d'un attelage à deux. Dès les années 1940, les tracteurs à moteur à explosion sont plus performants que jamais et le cheval ne peut plus leur faire concurrence. Pourtant, Lionel se rappelle que dans les années 50, les propriétaires de terres à bois en Outaouais se servent encore de chevaux percherons ou canadiens. «J'ai peint ces endroits qui me furent merveilleux et salutaires, explique l'artiste. Les chevaux au pelage épais et doux tractaient sans broncher leur traîneau chargé de bois dans les chemins de chantier jusqu'au dépôt à bois. On transportait ensuite les billots au moulin, de préférence la nuit pour plus de discrétion, car le camion était souvent surchargé.»

Loin de se définir comme un peintre naturaliste, Lionel Boucher se considère comme un artiste à la fois réaliste et fantaisiste. «J'aime l'harmonie, mais j'adore les contrastes, précise-t-il. Dans cette toile, par exemple, l'homme assis à la droite du traîneau porte des lunettes bleues. Ça n'existait pas à l'époque! Mais ça attire l'attention et nous invite à pénétrer dans le spectacle de la vie.»

Remarquez aussi l'arrière-main du cheval situé à droite du timon, le jarret du membre postérieur droit est le seul à plier à l'envers. Ce choix de l'artiste est une occasion de plus pour questionner l'hétéroclite. «L'art naïf ne doit pas être confondu avec un art maladroit, dit une galeriste, c'est une explosion de vie, de couleurs et d'imagination.»



LBOUCHER

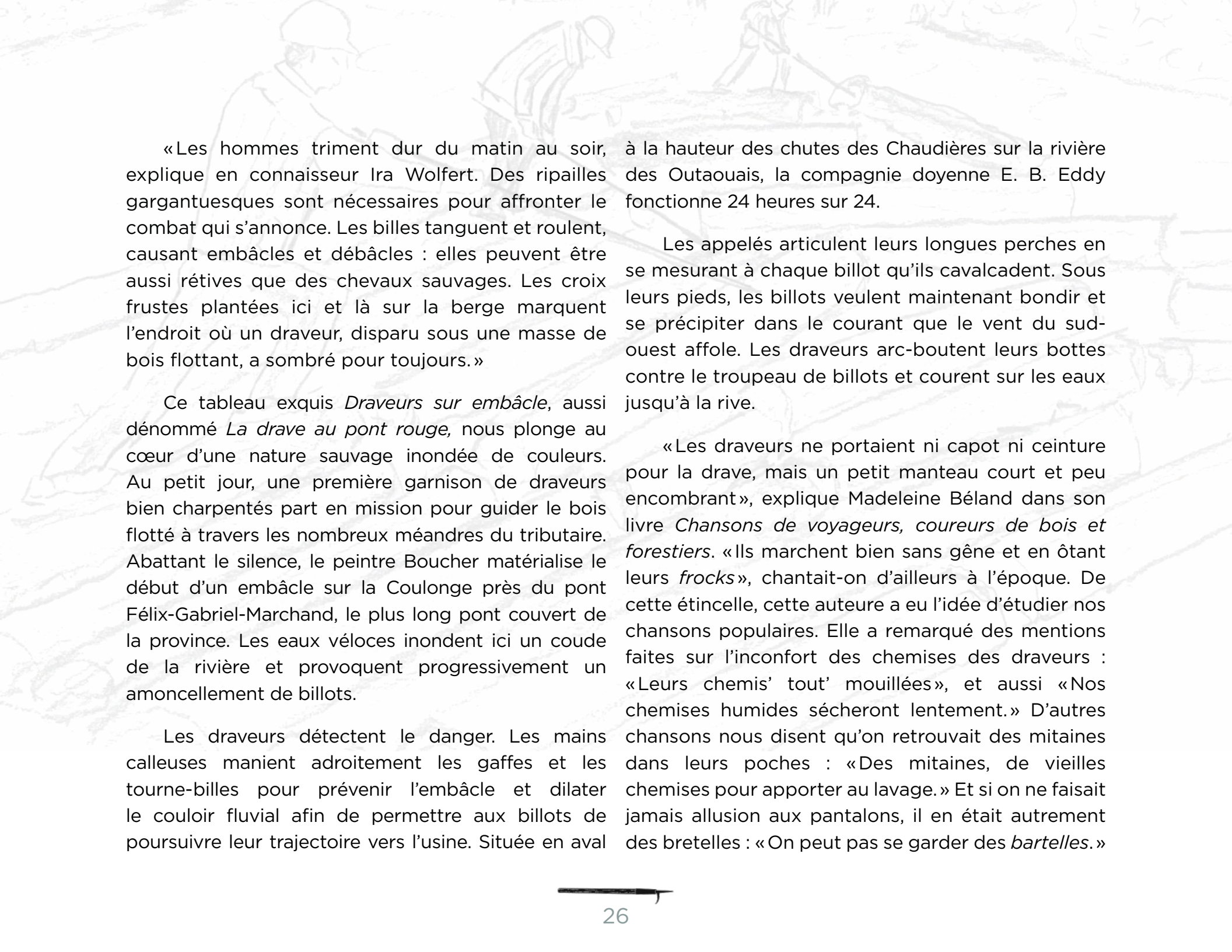


L'eau fait vivre à Lionel des sensations fortes. À gauche, c'est le squelette d'une coque ronde qui deviendra son futur kayak. Nager, plonger, glisser sur l'eau ou, encore, rouler un billot comme un draveur, Lionel sait faire.

C'est un métier dur que d'être draveur et si le malheur frappe en subtils détours on ne s'y habitue jamais. Pour rendre hommage à ce métier, Lionel Boucher dédicace cette toile baptisée *Le rouleur* à tous les draveurs, qu'ils se trouvent à Gatineau, à Trois-Rivières, à Chicoutimi, à Saint-Gédéon-de-Beauce ou ailleurs... C'est la pièce maîtresse de sa collection. Observez l'agilité de ce draveur qui roule sans fin un billot de bois de 16 pieds (5 m) «pour s'amuser et impressionner ses *chums* d'indiquer le peintre. Souvent après un incident qui aurait pu être fatal, un draveur pousse l'exploit pour en mettre plein la vue et détendre l'atmosphère. La sueur perle alors aux tempes du draveur détrempé.» Disons-nous que tout ce qu'on peut tirer d'une tête et d'un torse, d'un cou, de bras, de pieds, de jambes et de mains, prend chez le draveur des aspects surhumains. Cet athlète équilibriste, en pleine maîtrise de son art, est précurseur de l'athlétisme au Canada.

Bravo *rouleur*! Il apparaît pimpant, léger, souple et solide comme un papillon hors de sa chrysalide. Sous ses amples vêtements, les muscles se contractent pour bondir sur les billots et effectuer une pirouette inattendue.





«Les hommes triment dur du matin au soir, explique en connaisseur Ira Wolfert. Des ripailles gargantuesques sont nécessaires pour affronter le combat qui s'annonce. Les billes tanguent et roulent, causant embâcles et débâcles : elles peuvent être aussi rétives que des chevaux sauvages. Les croix frustes plantées ici et là sur la berge marquent l'endroit où un draveur, disparu sous une masse de bois flottant, a sombré pour toujours.»

Ce tableau exquis *Draveurs sur embâcle*, aussi dénommé *La drave au pont rouge*, nous plonge au cœur d'une nature sauvage inondée de couleurs. Au petit jour, une première garnison de draveurs bien charpentés part en mission pour guider le bois flotté à travers les nombreux méandres du tributaire. Abattant le silence, le peintre Boucher matérialise le début d'un embâcle sur la Coulonge près du pont Félix-Gabriel-Marchand, le plus long pont couvert de la province. Les eaux véloces inondent ici un coude de la rivière et provoquent progressivement un amoncellement de billots.

Les draveurs détectent le danger. Les mains calleuses manient adroitement les gaffes et les tourne-billes pour prévenir l'embâcle et dilater le couloir fluvial afin de permettre aux billots de poursuivre leur trajectoire vers l'usine. Située en aval

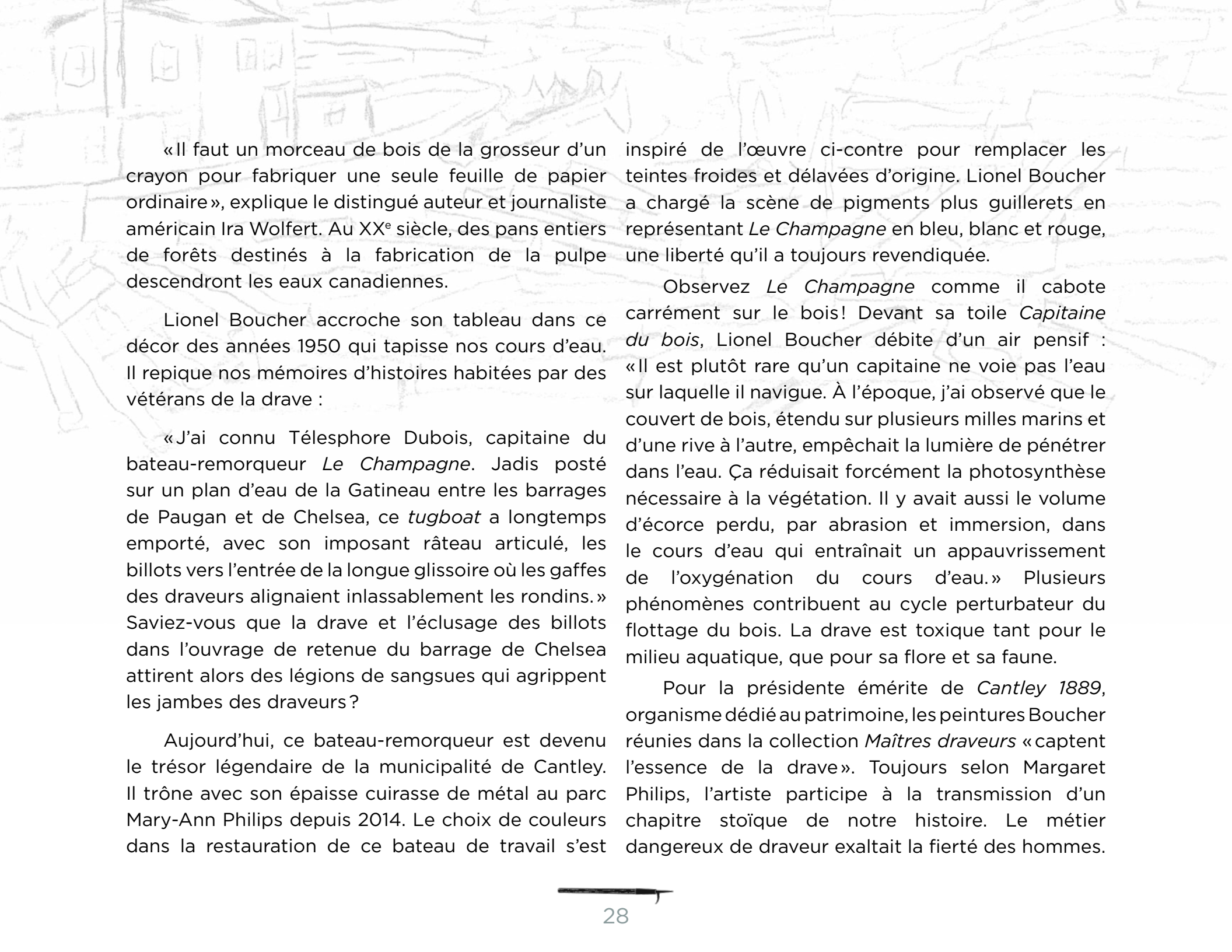
à la hauteur des chutes des Chaudières sur la rivière des Outaouais, la compagnie doyenne E. B. Eddy fonctionne 24 heures sur 24.

Les appelés articulent leurs longues perches en se mesurant à chaque billot qu'ils cavalcadent. Sous leurs pieds, les billots veulent maintenant bondir et se précipiter dans le courant que le vent du sud-ouest affole. Les draveurs arc-boutent leurs bottes contre le troupeau de billots et courent sur les eaux jusqu'à la rive.

«Les draveurs ne portaient ni capot ni ceinture pour la drave, mais un petit manteau court et peu encombrant», explique Madeleine Béland dans son livre *Chansons de voyageurs, coureurs de bois et forestiers*. «Ils marchent bien sans gêne et en ôtant leurs frocks», chantait-on d'ailleurs à l'époque. De cette étincelle, cette auteure a eu l'idée d'étudier nos chansons populaires. Elle a remarqué des mentions faites sur l'inconfort des chemises des draveurs : «Leurs chemis' tout' mouillées», et aussi «Nos chemises humides sécheront lentement.» D'autres chansons nous disent qu'on retrouvait des mitaines dans leurs poches : «Des mitaines, de vieilles chemises pour apporter au lavage.» Et si on ne faisait jamais allusion aux pantalons, il en était autrement des bretelles : «On peut pas se garder des *bartelles*.»



LBOUCHER



« Il faut un morceau de bois de la grosseur d'un crayon pour fabriquer une seule feuille de papier ordinaire », explique le distingué auteur et journaliste américain Ira Wolfert. Au XX^e siècle, des pans entiers de forêts destinés à la fabrication de la pulpe descendront les eaux canadiennes.

Lionel Boucher accroche son tableau dans ce décor des années 1950 qui tapisse nos cours d'eau. Il repique nos mémoires d'histoires habitées par des vétérans de la drave :

« J'ai connu Téléphore Dubois, capitaine du bateau-remorqueur *Le Champagne*. Jadis posté sur un plan d'eau de la Gatineau entre les barrages de Pagan et de Chelsea, ce *tugboat* a longtemps emporté, avec son imposant râteau articulé, les billots vers l'entrée de la longue glissoire où les gaffes des draveurs alignaient inlassablement les rondins. » Saviez-vous que la drave et l'éclusage des billots dans l'ouvrage de retenue du barrage de Chelsea attirent alors des légions de sangsues qui agrippent les jambes des draveurs ?

Aujourd'hui, ce bateau-remorqueur est devenu le trésor légendaire de la municipalité de Cantley. Il trône avec son épaisse cuirasse de métal au parc Mary-Ann Philips depuis 2014. Le choix de couleurs dans la restauration de ce bateau de travail s'est

inspiré de l'œuvre ci-contre pour remplacer les teintes froides et délavées d'origine. Lionel Boucher a chargé la scène de pigments plus guillerets en représentant *Le Champagne* en bleu, blanc et rouge, une liberté qu'il a toujours revendiquée.

Observez *Le Champagne* comme il cabote carrément sur le bois ! Devant sa toile *Capitaine du bois*, Lionel Boucher débite d'un air pensif : « Il est plutôt rare qu'un capitaine ne voie pas l'eau sur laquelle il navigue. À l'époque, j'ai observé que le couvert de bois, étendu sur plusieurs milles marins et d'une rive à l'autre, empêchait la lumière de pénétrer dans l'eau. Ça réduisait forcément la photosynthèse nécessaire à la végétation. Il y avait aussi le volume d'écorce perdu, par abrasion et immersion, dans le cours d'eau qui entraînait un appauvrissement de l'oxygénation du cours d'eau. » Plusieurs phénomènes contribuent au cycle perturbateur du flottage du bois. La drave est toxique tant pour le milieu aquatique, que pour sa flore et sa faune.

Pour la présidente émérite de *Cantley 1889*, organisme dédié au patrimoine, les peintures Boucher réunies dans la collection *Maîtres draveurs* « captent l'essence de la drave ». Toujours selon Margaret Philips, l'artiste participe à la transmission d'un chapitre stoïque de notre histoire. Le métier dangereux de draveur exaltait la fierté des hommes.



LBOUCHER

Les obstacles naturels entravant l'écoulement des eaux et le flottage du bois constituent une préoccupation de premier plan pour les usines forestières. C'est pourquoi le succès de la drave dépendra des aménagements correctifs apportés par l'industrie en divers points accidentés du cours d'eau, tels chutes, rapides et courbes prononcées, pour régulariser le débit et diminuer les risques d'embâcles ou d'inondations. La multiplication d'écluses et de barrages constitue l'infrastructure de l'arrière-pays des usines de pâtes et papier.

Imaginez un instant ces grands barrages qui transforment un tributaire en un chapelet d'immenses «étangs» si profonds que le courant y est moins rapide que le vent. Pour éviter que les rondins y errent à l'aventure, on organise des barrières flottantes appelées «estacades» (*booms*). Les estacades de retenue et les estacades de dérive vont faciliter le travail des bateaux-remorqueurs qui dirigent la course des billots à demi-submergés dans les estacades d'amenée. Sitôt qu'un de ces enclos contient jusqu'à 1 000 à 1 500 cordes ou « unités » de bois, il est bouclé puis hallé par un bateau-remorqueur avec d'autres estacades assemblées en train de bois. Forcément, ces lacs de retenue deviennent des sites artificiels de sédimentation d'écorces que l'on tente de nettoyer

par les coups d'eau des écluses ou des vannes de barrages.

Un peu plus loin, les billots pourront atteindre le niveau inférieur du barrage grâce à une glissoire alimentée par les eaux de la rivière qui avale par la force du courant les rondins en amont pour les recracher en aval. Les répliques de cette invention permirent l'exploitation intensive des riches forêts de pin blanc et d'espèces feuillues de grande valeur présentes dans la vallée de l'Outaouais.

Sans mystère, l'artiste Boucher titre son œuvre *La glissoire, voie de contournement*. Cette glissoire, bien visible en avant-plan, se situe au barrage hydroélectrique de Chelsea construit en 1927 sur la rivière Gatineau. Pour mieux cerner son sujet, la glissoire est peinte en rouge métallique au lieu de son noir originel. Venus de lointaines forêts, les bois ont déjà franchi les barrages du réservoir Baskatong dans la Haute-Gatineau et le barrage de Pagan à Low. Au pied du barrage de Chelsea, l'ambiance est électrisante. Les bruits mugissants des billots qui raclent les parois de la glissoire de métal résonnent et se juxtaposent au vacarme des billots tirés à bout portant. Maintenant, les billots de 8, 12 et 16 pieds (2, 4 et 5 m) vont transiter jusqu'au barrage des Rapides-Farmer à Gatineau avant d'atteindre, à l'embouchure, la Canadian International Paper Company (CIP).



LBOUCHER

Chaque année, la confrérie des draveurs accueille de nouveaux compagnons dans ses rangs. Le mot d'ordre pour négocier la première journée de travail est de se mouiller les pieds! «Si tu ne le faisais pas, tu ne devenais pas un bon draveur», lance avec une pointe d'humour Éloi St-Amour, ancien draveur originaire de Grand-Remous (Journal *La Gatineau*, 15 novembre 1996).



Les hommes respirent le calme, ils débarquent sur la masse baignant dans sa stase. Il s'agit de trouver et de déloger la bille clé. Armés de leur gaffe de 20 pieds (6 m), les hommes agrafent les bois à papier et les lancent les uns après les autres dans l'onde. Une heure passe. L'embâcle de rondins résiste. Le chef

Quand le vent est bon, les billots parcourent une quinzaine de kilomètres par jour. Dans une embarcation à deux proues appelée «pointer», tantôt surnommée «têteux», six draveurs se dirigent vers un embâcle. Les bois à pâte s'accumulent et s'entrecroisent de façon dangereuse au milieu de la rivière. Encore des milliers de billots vont faire irruption pour ajouter leur poids à l'amas de rondins enchevêtrés. Frappés de plein fouet par le courant, les draveurs avironnent dans cette rivière noire comme du jais. L'un d'eux est assis sur une boîte de dynamite, pour les besoins de la cause. L'embarcation atteint l'îlot artificiel de pitounes accroché sur un haut-fond.

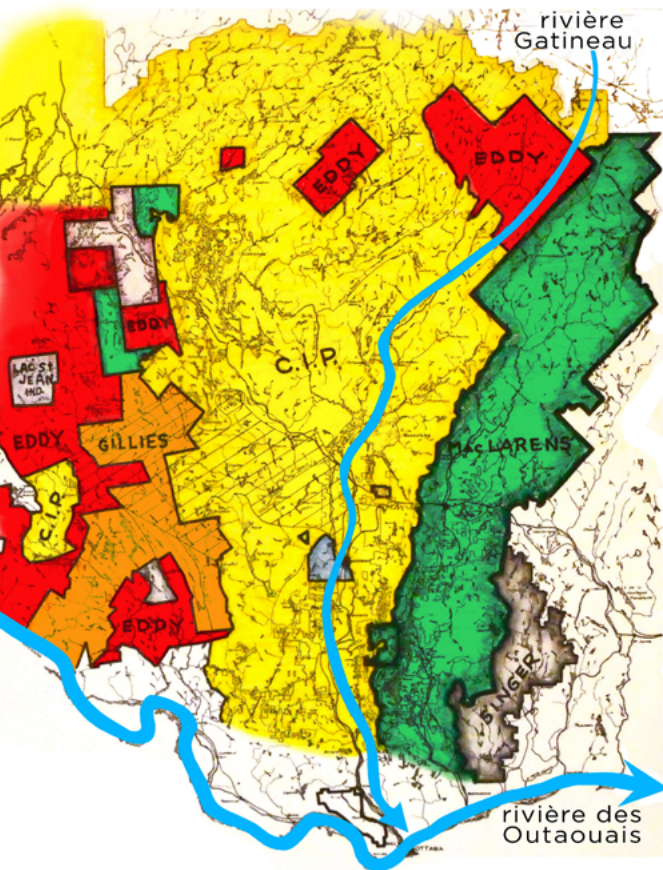
d'équipe a pourtant demandé un effort de tous les diables. On se résigne à préparer la perche de bois de 8 pieds (2 m) de longueur pour fixer la charge de dynamite avec son détonateur et sa mèche d'allumage. L'évacuation de l'équipe est organisée. Un risque-tout se porte volontaire pour amorcer la ratelle longue de trois pieds (91 cm) et enfoncer la perche dans les entrailles de l'îlot. Le décompte de trois minutes est commencé! L'embarcation vibre et file à bonne vitesse, la bande souque à perdre haleine. Ce jour-là, tous s'en sortiront vivants.

Sur cette toile *Sautage d'embâcle*, Lionel Boucher immortalise le dynamitage d'un embâcle typique sur la rivière Gatineau face au Collège Saint-Alexandre.



LBOUCHER

Rien de surprenant, les compagnies forestières négocient des concessions forestières pour obtenir les droits de coupe afin d'approvisionner leurs usines de transformation du bois. Ci-contre, une carte synoptique de la vallée de la Gatineau délimite les droits forestiers des années 1960 défendus principalement entre la Canadian International Paper Company (CIP), les Produits forestiers E. B. Eddy Itée (Eddy), la Gillies Brothers limited (Gillies) et la James Maclaren Company (Maclarens).



Avant de sortir du chantier, les billots qui prendront le chemin de la rivière pour le flottage seront marqués au fer, par estampillage à froid. Entre 1870 et 1990, quelque 2200 marques de bois uniques ont été enregistrées auprès de l'État canadien.

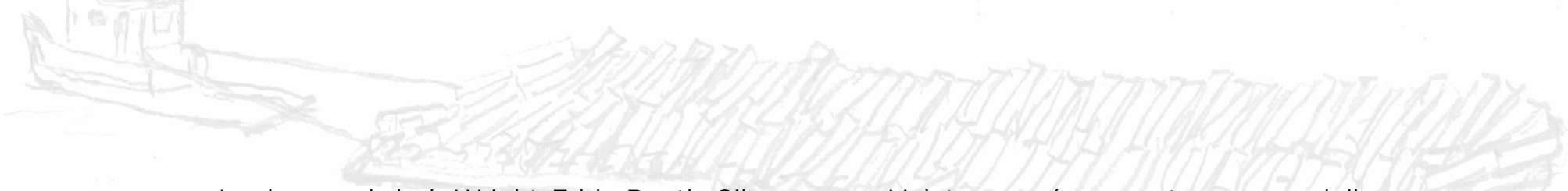
Quand les billots des uns se mélangent aux autres, on les départage à proximité des moulins ou des papetières à l'aide de

gares de triage. Après le tri, les billots retenus sont orientés vers une gappe, une sorte de trottoir double formant un entonnoir où une fournée de draveurs sont postés de part et d'autre pour mettre en ordre et entasser les billots dans l'estacade d'amenée en vue de son touage. L'estacade (*boom*) est ceinturée de sapins de Douglas (*Bc Fir*) de 14 pouces (36 cm) sur 20 à 65 pieds (6 à 20 m), habituellement en paire. Ces poutres sont enchaînées à la queue leu leu pour former une barrière circulaire autour des billots. Communément appelée un *sac*, l'estacade contenant la gigantesque charge de bois est tirée lentement par un moteur de 100 forces qui propulse le bateau-remorqueur.

Au confluent des rivières Gatineau et des Outaouais, tant la E. B. Eddy que la CIP s'affairent à cette précieuse récolte. Sur la gappe, les draveurs profitent d'un lieu sommairement aménagé. Lionel Boucher nous fait découvrir dans son œuvre *La gappe et tout pour draveur*, cet environnement minimaliste comprenant une latrine extérieure (*bécosse*), une corde à linge pour sécher les vêtements mouillés après une chute, une chaise, un bidon de 5 gallons (20 l) d'eau potable, un porte-gaffes. «Par gros orage, c'était un lieu sûr», rassure l'artiste. Poursuivez donc votre exploration de l'ère de la drave le cœur léger!



LBOUCHER



Les barons du bois Wright, Eddy, Booth, Gilmour et Bronson — à l'origine de plusieurs toponymes tant à Ottawa qu'à Gatineau — ont posé les fondements de l'économie canadienne tout comme celle de la capitale nationale.

En préfaçant ce livre, Louis Campeau évoque avec justesse le billet de UN dollar en papier qui a illustré de 1973 à 1987 la glorieuse épopée de la drave.

Son décor est rocambolesque. L'*Ancaster* de la E. B. Eddy et le *Missinaibi* de la CIP besognent ensemble à récupérer des billots en cavale sur la rivière des Outaouais vis-à-vis la colline du Parlement canadien. C'est le fruit d'une pure coïncidence, car le photographe de renommée Malak est dépêché ce jour d'été 1963 à la E. B. Eddy par l'Association canadienne des pâtes et papier. De la rive hulloise, il observe une estacade d'aménée appartenant à la E. B. Eddy qui se brise accidentellement sous ses yeux.

«Captivé par le spectacle de milliers de billots à la dérive, il a sauté dans un autre remorqueur pour immortaliser la scène dans une photographie qui deviendrait l'une des plus emblématiques de sa carrière», explique Graham Iddon du Musée de la Banque du Canada.

Maintes années avant que ce dollar ne se transmette de main à main chez les Canadiens et Canadiennes, Lionel Boucher immortalise le *Missinaibi* dans son royaume au confluent des rivières Gatineau et des Outaouais, à la hauteur de Pointe-Gatineau. L'artiste pétrit les tubes de couleurs à l'huile pour révéler ce *tugboat* au petit matin. Le bateau de drave s'engage ici dans son premier touage de la journée. L'énorme sac de billots semble rectangulaire, mais en cours de trajet vers la CIP il prendra une forme arrondie. Il faut savoir qu'à l'embouchure de la rivière Gatineau, à proximité des gappes, les estacades sont provisoirement ancrées pour laisser un passage à la navigation, ce qui leur donne une allure de parallélogramme.

Pour le *Missinaibi*, qui n'est ni à son premier ni à son dernier voyage, il continuera de charrier fidèlement du bois pendant quelque 20 ans sans rechigner. «Les dernières estacades de bois à pâte sont passées derrière la colline du Parlement au début des années 1990» surajoute Graham Iddon. Les opérations forestières y ont été majeures. Cet espace, ce territoire, est évocateur de sens pour la province du Québec et le pays. Prenons à témoin qu'au tournant du XX^e, au moment de la construction du pont Interprovincial, le fond de la rivière cumulait une couche de dépôts (bois carrés, pitounes, écorces, bran de scie) d'environ 60 pieds (18 m) de creux.



LBOUCHER

1967 est l'année de la grande exposition universelle qui se tient à Montréal. C'est aussi, le 100^e anniversaire de la Confédération canadienne. Pour façonner le site thématique *Terre des Hommes*, l'archipel d'Hochelaga situé au confluent de la rivière des Outaouais et du fleuve Saint-Laurent s'enrichit de l'île Notre-Dame, créée grâce au métro, voisine de sa grande sœur l'île Sainte-Hélène. Dans cette dyade insulaire enchanteuse, l'Expo 67 accueillera 50 millions de visiteurs. Certains secteurs de l'économie, comme l'industrie forestière, s'y affichent en grande pompe et incarnent cette ferme volonté du progrès. Situé sur l'île Notre-Dame, le pavillon C-482 de l'Association canadienne des pâtes et papier retient l'attention. La structure imaginative en verre est recouverte «d'une forêt stylisée de houppiers de résineux.» La fabrication du papier journal pénètre les esprits comme un prodige de la technologie moderne. Broyé par d'énormes meules de pierre, ou encore cuit en copeaux dans des cuves à pression contenant des acides,

le bois devient cette pulpe essentielle qui alimente des machines ultrarapides pour produire du papier en feutrant les fibres et en déshydratant la pâte. Le pays fournit alors au monde libre du papier journal. Des machines colossales fabriquent du papier d'une largeur de 25 pieds (8 m) à une cadence de 2000 pieds (610 m) à la minute! Le *Guide officiel* de l'Expo 67 colporte que «la forêt est comme la poésie de la *Terre des Hommes*».

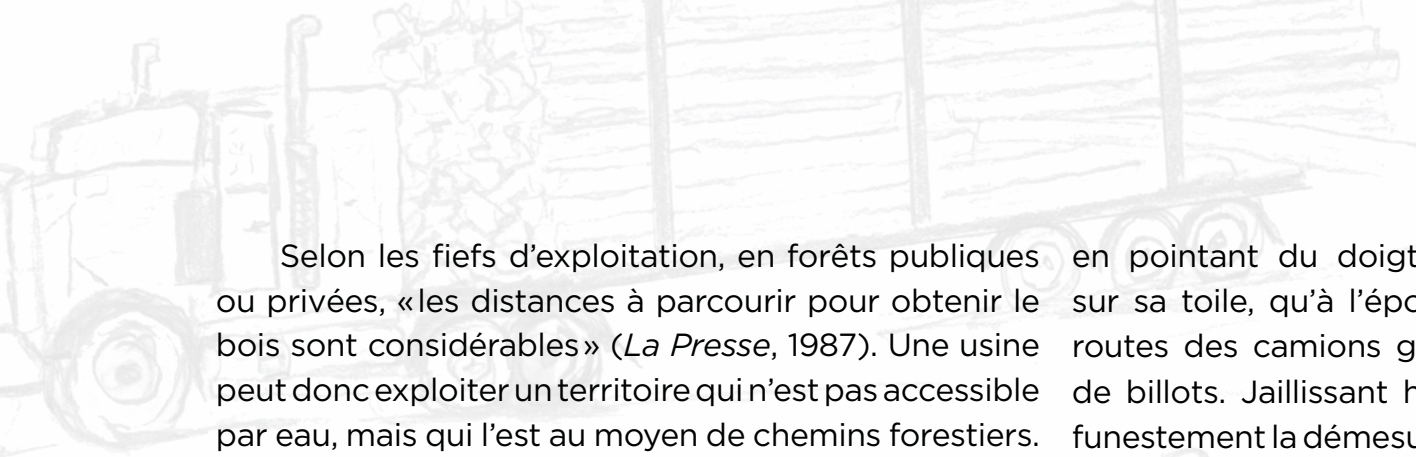
Poursuivons notre voyage sur les rives du Saint-Laurent où l'on tire des forêts sa moisson la plus précieuse : le bois. Une longue chaîne d'approvisionnement permet le transport et le dépôt de pitounes aux papetières. Le ravitaillement des moulins à papier situés le long du fleuve est

caractérisé par le volume de copeaux de bois ou de bois rond qui transite par voie maritime. Cette toile intitulée *Le caboteur à quai, livraison du bois par bateau* a vu le jour lorsque Lionel Boucher a repéré un quai maraudé par des bateaux de pêcheurs et des caboteurs à bois en quête de marchandises.





LBOUCHER



Selon les fiefs d'exploitation, en forêts publiques ou privées, «les distances à parcourir pour obtenir le bois sont considérables» (*La Presse*, 1987). Une usine peut donc exploiter un territoire qui n'est pas accessible par eau, mais qui l'est au moyen de chemins forestiers. Même si l'option de transport par camion coûte quatre fois plus cher que le flottage sur la rivière, cela ne freine pas l'appétit de géant de l'industrie forestière.

Le Québec des années 50 voit fleurir les ententes pour garantir l'usage par les intermédiaires des chemins privés carrossables avec de lourdes charges de bois, ou encore définir des territoires exclusifs à des unités de négociation de chauffeurs ou homogénéiser des tarifs pour le charroyage de copeaux et de bois brut (*Progrès du Saguenay*, 1955). Lionel Boucher a bien connu un de ces chevaliers du volant. «Un vieux routier dénommé Martin qui a toujours affectionné, durant ses innombrables navettes, le ciel étoilé nordique de l'Abitibi-Témiscamingue.»

Dans son œuvre *Mabou la nuit, livraison du bois par camion*, un lourd camion-remorque de trois essieux fait son apparition sur le haut de la côte. Chargé à bloc, il sort de la forêt une cargaison de bois qu'il confiera à une décharge provisoire reliée à une rivière flottable. Une fois portés au cours d'eau, les billots reprendront leur pérégrination vers un moulin à pâte de papier situé en aval. Lionel Boucher laisse tomber,

en pointant du doigt la grume placée en oblique sur sa toile, qu'à l'époque on croise souvent sur les routes des camions grevés d'une charge dantesque de billots. Jaillissant hors du châssis, ce billot signe funestement la démesure du rendement. C'est maboul! Les journaux rapportent presque toutes les semaines des accidents, «la plupart dus à des chargements de camion trop élevés». (*La Tribune*, 1989)

Au cours de la décennie 1960, c'est près de la moitié du bois produit sur les concessions qui est transporté par camion. Lors de la séance du 22 mai 1969, la Commission spéciale des relations industrielles sur le camionnage nous instruit que «le camionnage des bois en forêt se fait à l'aide de camions appartenant aux compagnies, à des entrepreneurs et à des camionneurs-artisans.» L'importance relative de chaque catégorie de camionneurs est alors de 10 %, 28 % et 62 %. Quelques mois plus tard, une nouvelle loi provinciale sera adoptée pour normaliser le transport par camion. À l'époque, «96 % du transport effectué consiste en chargements de bois à pâte», le reste en grume de sciage. Le gouvernement introduira aussi le *cunit* (100 pi³ ou 2,8 m³ solides de bois), une unité de mesure américaine qui délaisse la *corde* (128 pi³ ou 3,6 m³ de volume apparent), jugée trop imprécise. Depuis lors, au Canada, le système métrique s'est imposé et la matière ligneuse est pesée à la tonne.



L. BOUCHER

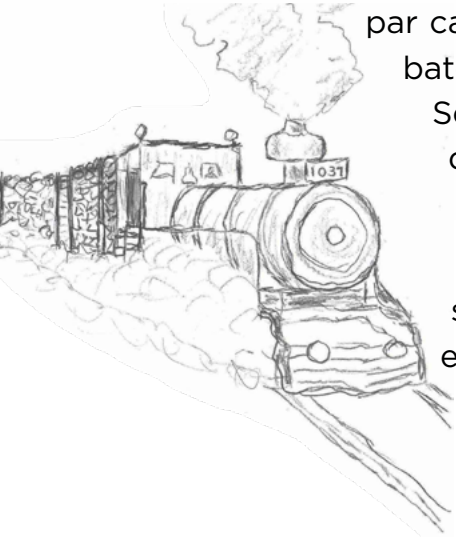
Saviez-vous que l'épinette est une importante essence de bois à pulpe? À votre droite, distinguez la silhouette d'une épinette blanche dans l'œuvre fantasmagorique *Au clair de lune*, délicatement rendue par Louise Marie Patenaude, inséparable épouse de Lionel Boucher.

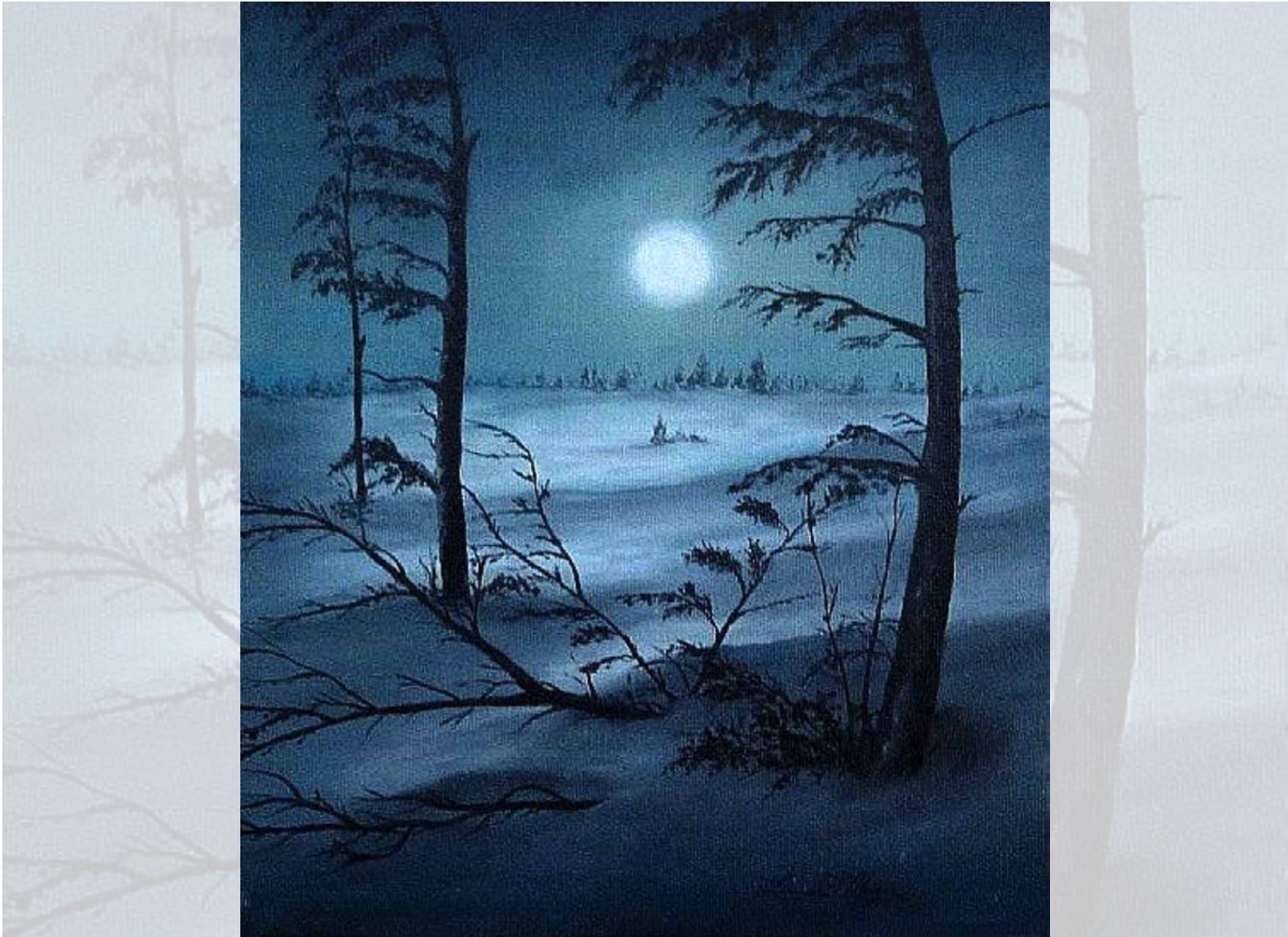
Articulons que «l'usine s'approvisionne de quatre façons différentes : la drave, le bateau, le train et le camion.» (*Le Soleil*, 1947). Du point de vue économique, outre le flottage du bois «à billes perdues» qui est champion toute catégorie, un des trois autres systèmes de transport sera préféré selon l'influence de variables comme l'éloignement des zones forestières, la localisation des usines ou encore, le coût d'infrastructures relié au transport ferroviaire ou maritime. Prenons le cas de l'Anglo-Canadian Pulp & Paper Mills Ltd en 1969 : leur coût de revient du transport du bois est le même par camion sur 3,5 miles (5,6 km) que par bateau sur 160 milles marins (296 km). Selon vous, entre Forestville-Limoilou, quelle expédition est plus profitable?

Quant à l'entreprise située à des lieues des côtes, le transport ferroviaire s'impose comme une solution pour expédier les billots et les copeaux à un coût moindre. On transporte ainsi des

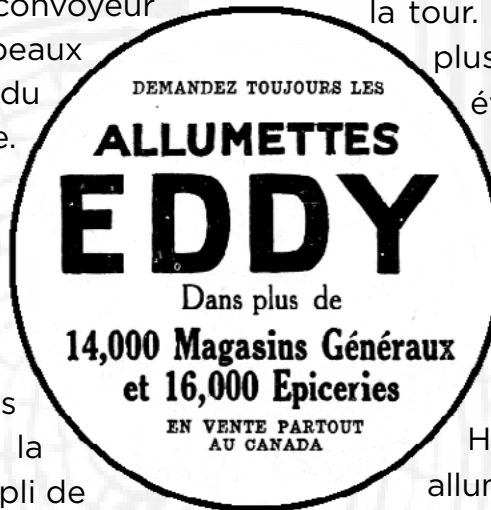
millions de mètres cubes de bois d'un bout à l'autre du territoire. C'est donc toute une forêt qui voyage!

Sur cette page, Lionel Boucher esquisse une pratique des années 50 de transport du bois par locomotive à vapeur. Ces wagons sont destinés aux *Gatineau Mills*, manufactures de papier journal de la CIP. Pour en arriver là, des bûcherons ont abattu l'épinette, l'ont ébranchée et transportée au bord d'un cours d'eau. Précipitée à la fonte des neiges dans les eaux gonflées, une véritable montagne de billots dévale la rivière. En aval, on repêche et on charge les troncs sur les véhicules ferroviaires. Lorsque ces morceaux d'épinette vont faire leur entrée à la pulperie, ils sont happés par des convoyeurs pour être sciés en longueur de 4 pieds (1,2 m) et empilés pour en faire une provision énorme. Quand ils sortiront des réserves, les rondins passent par une série de barils tournants où ils subissent l'opération de l'écorçage. Il faut du bois extrêmement propre pour la pâte de papier. Le bois est «désintégré, trituré, moulu, réduit en menues paillettes» décrit théâtralement Placide Labelle. Ce défibrage mécanique lui a fait perdre sa forme. Puis, on le mêle à beaucoup d'eau pour lui donner la consistance d'une bouillie. Selon l'usage, on peut enrichir cette pâte dite «mécanique» d'une proportion dite «chimique» pour en faire un papier plus blanc et plus résistant.





Cette œuvre de Lionel Boucher ranime le moulin de la E.B. Eddy appelé *Lower Mill*, anciennement posté face au Parlement d'Ottawa. Il connaît bien ce moulin pour y avoir passé quelques étés sous la surintendance de M. Roy. C'est le point d'arrivée du bois flotté, maté dans les estacades. Les pitoues de 4 pieds (1,2 m), emmagasinées, alimenteront l'usine en saison froide quand la drave sera interrompue. Le convoyeur à courroie incliné à 45° charrie les copeaux de pitoues déchiquetées. À la droite du moulin se dresse une tour monolithe. Formée en réalité d'une double paroi de pierre calcaire, elle abrite le lessiveur vertical surnommé « drum », qui est un immense réservoir en acier qui opère sous-pression. En fin connaisseur, Roland Bouchard nous vulgarise cette métamorphose vers la pâte chimique : « Le lessiveur est rempli de copeaux. Puis, on y introduit une liqueur acide de bisulfite de sodium. Le lessiveur est ensuite fermé avec un couvercle étanche. La vapeur est admise dans l'étuve et une cuisson lente de 8 à 12 heures est amorcée. Le but est d'isoler la cellulose de la lignine. La pâte cuite est ensuite lavée et blanchie avant d'être dirigée vers les machines à papier. La formule du papier journal d'époque était de 20 % de pâte chimique lessivée et 80 % de pâte mécanique. »

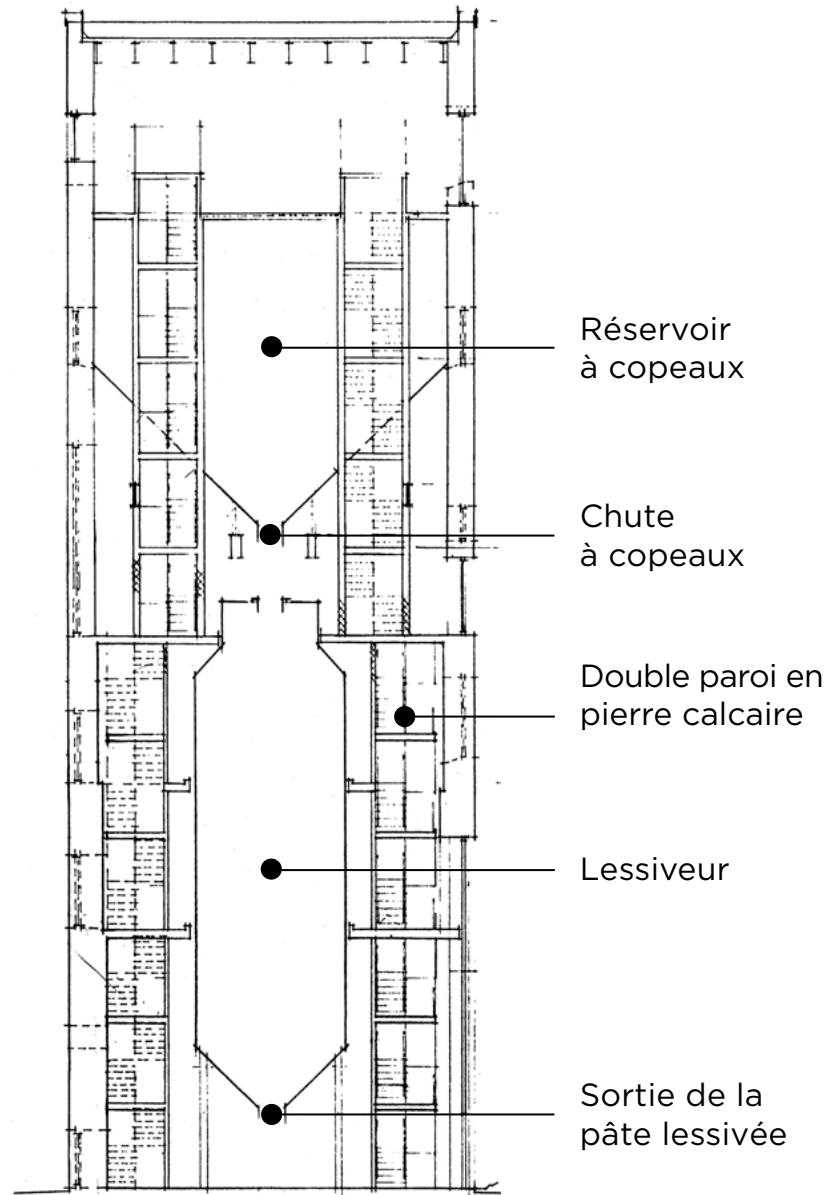


Lionel Boucher se remémore spécialement d'un certain Moïse Patenaude, gratifié du sobriquet *Old Mose*, qui était responsable des réparations aux canalisations sous pression de la tour. Sa respiration sifflante et pénible témoignait de ses visites ponctuelles à l'hôpital pour avoir inhalé à un niveau critique les vapeurs chimiques toxiques de la tour. Visiblement, sa loyauté était devenue plus robuste que sa santé. Malgré les événements tragiques survenus à la E.B. Eddy, « chaque camion qui sortait des usines galvanisait un peu plus la fierté des Hullois et des Hulloises », dit émotivement Lionel Boucher.

Saviez-vous que la Compagnie E. B. Eddy valut à l'ancienne ville de Hull, le titre de capitale mondiale des allumettes? Principal employeur de la cité durant 100 ans, Ezra Butler Eddy agrandira son influence sociale, politique et économique. Ses espaces d'opérations industrielles hulloises comprendront la scierie, la manufacture de haches, la manufacture d'allumettes, sans oublier la pulperie qui alimente ses manufactures d'articles en fibre durcie (cuves, bacs, chaudières), avant même de se lancer dans la production du papier. En 1892, la E.B Eddy opère l'une des premières papetières au Canada.

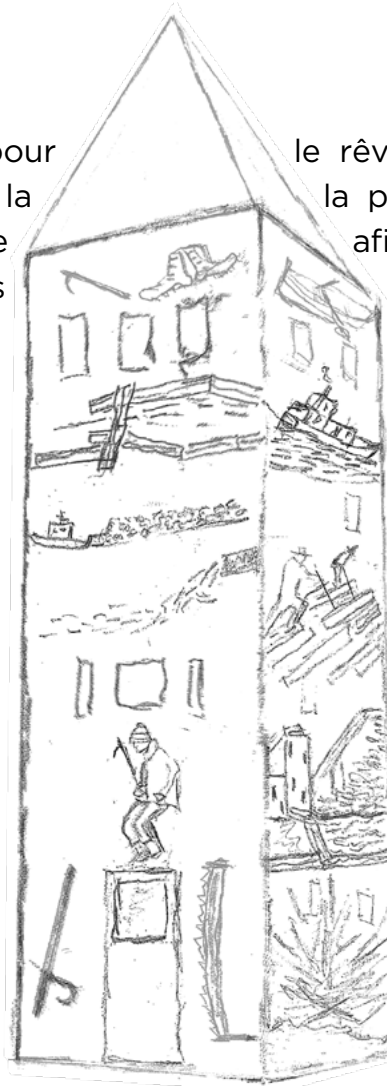


L. BOUCHER



Prenez le temps de fixer la photographie pour y observer l'imposante tour de lessivage de la E.B. Eddy. Du haut de ses 110 pieds (33 m), cette supercentenaire au profil imposant rappelle les racines industrielles de l'Outaouais. La tour a été érigée en 1901 soit peu de temps après le Grand feu de 1900. La qualité de son exécution s'apprécie dans la belle maçonnerie. Avec son premier système chimique automatisé au pays, elle a produit pendant plus de 70 ans de la pâte écrue d'une qualité supérieure, à coût moindre. La tour a gagné son immortalité, puisqu'au tournant du XX^e la E. B. Eddy fournit le papier journal à presque tous les journaux canadiens. Rappelons qu'en 1926, le Canada est devenu le plus grand producteur et exportateur de papier journal au monde. Pour fabriquer de la pâte et du papier à cette échelle, il fallait des structures monumentales! Et aussi des ressources naturelles abondantes...

Considéré aujourd'hui comme un trésor national par l'État canadien, au côté du *Missinaibi*, c'est le Musée canadien de l'histoire à Gatineau qui a tous les honneurs d'en être le protecteur attitré. Nous portons aujourd'hui ce devoir de mémoire pour commémorer les exploits et les sacrifices des générations qui nous ont précédés. En visionnaire, Lionel Boucher nourrit



le rêve que cette célèbre tour devienne la première «Obélisque des Draveurs», afin de lui procurer une nouvelle signature touristique. En rehaussant ce repère massif d'un long bas-relief, composé de panneaux narratifs artistiques ouverts, on offre aux visiteurs une lecture significative de l'histoire industrielle de la vallée de l'Outaouais. Ensuite, en coiffant cette tour prestigieuse d'un observatoire, on facilite l'accès à des points de vue uniques et spectaculaires de la région de la capitale nationale, ses dédales de rues, la majestueuse rivière des Outaouais et le parc de la Gatineau. C'est certainement l'occasion de rendre un juste hommage à nos ancêtres draveurs qui ont risqué le tout pour le tout pour bâtir le pays. Pour en apprendre davantage

sur ce projet formidable, consultez le certificat de droits d'auteur n° 1174 714 inscrit au nom de Lionel Boucher et émis par le ministère canadien Innovation, Sciences et Développement économique Canada :

<https://bit.ly/38xPuNw>.

*Durant la ruée vers le bois
En quête d'emplois
L'horizon les mène vers l'exploit
Sans autant en avoir le choix
Le lit de la rivière gonfle et rugit sillonnant
Le manteau de la contrée réapparaissant
Creusé par eau, au gré du temps
Ces hommes des forêts se bercent sans effort
Entre la lumière de la vie et l'ombre de la mort.
[A. Pampalon, 2022]*

Si les rivières du Saint-Maurice, des Outaouais et du Richelieu ont été des artères essentielles à l'exploitation forestière du Québec des XIX^e et XX^e siècles, on doit envisager aussi la valeur des autres affluents. Le fluide qui s'écoule dans le vaste corps de nos voies maritimes est transporté par tous ces vaisseaux sanguins. Plusieurs de ces cours d'eau ont joué un rôle capital dans la drave, et parmi ceux-ci, mentionnons les rivières Mitis, Rimouski, Madawaska, du Moulin, Saguenay, Bédard, Ticouapé, du Berger, à Mars, Batiscan, Saint-Charles, Sainte-Anne, du Cap Rouge, Montmorency, Jacques-Cartier, du Loup, Nicolet, Yamaska, Saint-François, Chaudière, Missisquoi, des Prairies, Harricana, Moisie, des Escoumins, Bonaventure, Cascapédia, Etchemin, Rouge, Ouareau, Rivière-des-Mille-Îles, L'Assomption,


du Nord, du Lièvre, Petite-Nation, Saint-Maurice, Schyan, Noire, Saint-Louis et Châteauguay.

C'est au confluent de la rivière Gatineau et de la rivière des Outaouais que le père de l'industrie forestière, Philemon Wright, a assemblé en 1806 son premier train de bois *Columbo*. Six générations plus tard, cette œuvre intitulée *Le ramasseur de billots, son royaume* raconte l'histoire de gaillards récupérant des billots orphelins le long de la Gatineau.

Lionel Boucher relate que ces ramasseurs de billots sont un maillon essentiel au bon déroulement de la drave. Les papetières permettent aux riverains de conserver les billots non identifiés échoués sur les rives. Toutefois ils doivent remettre à l'eau les billots marqués des sigles E. B. Eddy ou CIP. À l'époque, cette formule leur permet d'engranger assez de bois de chauffage pour passer l'hiver. Par le fait même, les usines évitent l'accumulation de billots abandonnés sur les rives, réduisant le travail de nettoyage ou de *sweep* à l'automne. C'est un échange de bons procédés.

L'artiste nous dépeint ici une chaumière au pied du barrage Rapides-Farmer, à Limbour, sur la rivière Gatineau. La scène est particulièrement pittoresque. Les rondins de bois sont méthodiquement rangés sur la propriété. René est ce sympathique ramasseur de billots, violoniste virtuose et petit-cousin de Louise Patenaude.





Après un long hiver, pendant lequel des bûcherons coupent le bois, certains d'entre eux restent pour s'adonner à la drave et guider les billots sur les rivières. C'est un travail dangereux et les risques sont énormes. Mieux rémunéré, le métier de draveur permet de gagner un salaire de huit dollars par mois vers 1850, et de huit dollars par semaine vers 1920. L'ancien draveur Benoît Lapointe témoigne que, sur la Péribonka, vers 1950 «ça payait un dollar de l'heure pour 60 heures par semaine». À la fin du mois de mars, des agriculteurs viennent grossir les rangs des équipes de drave pour dégager les billots qui s'échouent sur les rives ou qui se coincent dans des embâcles. Après avoir parcouru des centaines de kilomètres sur les rivières, ceux-ci retrouvent leurs familles juste à temps pour les semis. À l'automne, après les travaux des champs, certains retournent en forêt pour *bûcher*. Les forestiers qui participent à toutes les étapes de la récolte du bois passent ainsi près de neuf mois éloignés de leurs foyers. Et ceux qui ne souffrent pas d'arthrite ou de rhumatisme sévère à cause de l'eau froide renouent chaque année avec «le sport extrême des anciens»!

Comment la drave a-t-elle disparu au Québec? Dans les années 1970-80 est né un mouvement d'opinion qui réclamait la dépollution des rivières et des plans d'eau du Québec en mettant fin à la drave.

Ce sont les environnementalistes et les défenseurs des activités de plein air qui en furent le fer de lance. C'est ce qui va entraîner l'abandon par étapes des opérations de drave partout au Québec et donc, la disparition de ce métier. La rivière Saint-Maurice a été la dernière *dravée* au Québec en 1995.

Le métier de draveur est celui d'un grand nombre de nos proches parents. Nos albums de famille nous invitent à les parcourir pour en retrouver la trace. Demandez-leur de raconter les exploits et les aventures du métier à leurs petits-enfants ou arrière-petits-enfants. Ils ajouteront sans doute la mise en garde d'être très prudent lorsqu'on joue près d'une rivière...

*Les draveurs en équilibre sur le fil des eaux
Ne perdent jamais pied submergés par leurs maux
Hommes d'eau douce baignant dans ce métier d'eau
Leurs tripes de bonne guerre font parfois le saut
Éclaboussés par l'adrénaline... des rivières
La piqûre de l'exploit est à leur affaire
Leur combat vacillant entre terre et mer.*

[A. Pampalon, 2022]

Cette œuvre audacieuse *Fin de la drave* fait sourire. La drave est bel et bien terminée pour Lionel Boucher. Désormais inutiles, les bottes du draveur sont transformées en pot à fleurs posé sur l'appui de fenêtre. Cueillez une fleur du bouquet!



Nous l'avons découvert ensemble dans ce livre, il faut beaucoup d'endurance pour devenir draveur : «Des hommes durs au cœur tendre, voilà ce qu'ils étaient!» lit-on dans le livre *La drave en Mauricie : de nos origines à nos jours*, écrit par Normand Lafleur. «Le forestier mauricien était un homme fort, sévère et mystérieux, dur à la souffrance, précise l'auteur. Ce qui nous étonne, c'est que sous des apparences frustes, ces hommes n'avaient point perdu, comme nous, le génie de s'émerveiller du simple et de l'ordinaire.» On devine d'ailleurs que ces qualités s'appliquent à l'ensemble des draveurs du Québec au XX^e siècle : «La majorité de ces hommes étaient du type athlétique, leur corps était bien proportionné en muscles, en graisse et en os. Peu d'hommes bedonnants ou aux maigres échines. La plupart étaient *jeunesse* comme on disait alors.»

Plusieurs activités anthropiques ont contribué au XX^e siècle à réduire la surface des forêts : les activités agricoles, les feux de forêt provenant des feux d'abattis des défricheurs, l'expansion urbaine, l'exploitation minière, et l'exploitation trop libérale par les forestiers.

Lionel Boucher dit avoir été inspiré par un fait vécu dans les années 60 pour concocter cette toile *Boréal, coupe à blanc*. À bord d'un hydravion de brousse, il sillonne le ciel survolant avec ses amis

la forêt boréale à la recherche d'un lac isolé pour faire une pêche exploratoire. Du haut des airs, ils découvrent soudainement un sol qui est dégarni de sa forêt d'épinette noire, de sa faune et de sa végétation. Séjournant dans ce désert, ils s'arrêteront pour y planter leur tente. Au-dessus de la terre chauve, les aurores boréales ont dansé ce soir-là avec la Grande Ourse. Ce moment restera gravé dans sa mémoire, car l'artiste, encore aujourd'hui, exprime l'importance de renouveler la forêt après une coupe commerciale, car les ressources ne sont plus illimitées.

Fort heureusement, le rideau est tombé sur ces pratiques. Désormais, les coupes à blanc sont interdites et punies par la loi. Aujourd'hui, la récolte forestière tend à imiter la nature et à équilibrer les structures d'âge des espèces par des éclaircies successives. Il faudra encore nous adapter, car d'autres défis liés aux changements climatiques nous attendent demain.

Terminons sur cette belle histoire parvenue des Grands Lacs. La communauté autochtone de Menominee, au nord-est du Wisconsin aux États-Unis, pratique un aménagement durable de sa forêt depuis plus de 140 ans. Elle est richement composée de pins blancs, d'érables et de chênes rouges. Cette forêt, aussi scrutée et analysée par satellite, sert d'étalon de mesure dans le domaine sylvicole pour sa bonne gestion et donc, sa capacité de régénérescence.



LBOUCHER

4 L'onirique à bras-le-corps

En prenant le parti de peindre en plein air, Lionel Boucher est d'emblée séduit par les traditions populaires et les coutumes locales. Les sujets prosaïques qu'il retient ne sont pas sans rappeler la peinture nordique scandinave de la fin du XIX^e siècle montrant des paysages citadins ou ruraux emplis de lumière, dans un style novateur et patriotique.

Lionel Boucher laisse éclore son style personnel et spontané qui privilégie une palette de coloris des plus purs qui suggère le bruissement de l'eau sur la roche ou fait ressentir la chaleur du bois à l'état brut. Sa vision se rapproche curieusement de l'art naïf qui est marqué, selon l'auteur Robert Thilmany, de l'«étonnement», du «parfum d'innocence», de la «simplification» et de la «fraîcheur d'expression».



Lionel Boucher n'a jamais eu recours aux galeries d'art pour se faire connaître et pourtant ses œuvres ont été diffusées aux quatre coins du monde. Il a su se trouver un vaste public grâce au bouche-à-oreille. «J'ai créé plus de 400 œuvres durant ma vie. Elles sont maintenant aux États-Unis, en France, en Italie, en Espagne, au Portugal, au

Japon, en Argentine et au Canada, dit-il. La peinture a été une source de plaisirs intenses. Pour moi, le bonheur, c'est la santé et, surtout, c'est la vie!»

Bien qu'il ait cessé de peindre en raison de sa vue faiblissante, Lionel Boucher continue de nous ravir par ses talents de raconteur au cœur franc. Nous l'entendons déjà vous dire «Merci de votre visite, que j'apprécie.»

Table des illustrations

Illustration 1 :	<i>Le rouleur</i> ou <i>Le draveur</i> , esquisse, détails et peinture à l'huile de Lionel Boucher	Couverture, 3, 13, 24, 25
Illustration 2 :	<i>La forêt des géants</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	8
Illustration 3 :	<i>La vie d'autrefois</i> ou <i>Le hameau des draveurs</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	11
Illustration 4 :	<i>Rue Laval au temps de la drave</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	15
Illustration 5 :	<i>Trappage et coupe de bois privé</i> , esquisse en filigrane et peinture à l'huile de Lionel Boucher	16, 17
Illustration 6 :	<i>Le lac Létourneau</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	19
Illustration 7 :	<i>La famille en fête</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	21
Illustration 8 :	<i>Sleigh ride</i> ou <i>Traîneau de bois</i> , esquisse en filigrane et, peinture à l'huile de Lionel Boucher	22, 23
Illustration 9 :	<i>Draveurs sur embâcle</i> ou <i>La drave au pont rouge</i> , esquisse en filigrane et peinture de Lionel Boucher	26, 27
Illustration 10 :	<i>Capitaine du bois</i> ou <i>Tugboat Le Champagne</i> , esquisse en filigrane et peinture de Lionel Boucher	28, 29
Illustration 11 :	<i>La glissoire, voie de contournement</i> , esquisse en filigrane et peinture à l'huile de Lionel Boucher	30, 31
Illustration 12 :	<i>Sautage d'embâcle</i> , esquisse en filigrane et peinture à l'huile de Lionel Boucher	32, 33
Illustration 13 :	<i>La gappe et tout pour draveur</i> , esquisse en filigrane et peinture à l'huile de Lionel Boucher	34, 35
Illustration 14 :	<i>Au petit matin</i> ou <i>Tugboat Missinaibi</i> , esquisse en filigrane et peinture à l'huile de Lionel Boucher	36, 37
Illustration 15 :	<i>Le caboteur à quai, livraison du bois par bateau</i> , esquisse en filigrane et peinture de Lionel Boucher	38, 39
Illustration 16 :	<i>Mabou la nuit, livraison du bois par camion</i> , esquisse en filigrane et peinture de Lionel Boucher	40, 41
Illustration 17 :	<i>Le train de bois</i> , esquisse en médaillon de Lionel Boucher	42
Illustration 18 :	<i>Au clair de lune</i> , peinture à l'huile de Louise Marie Patenaude	43
Illustration 19 :	<i>E.B. Eddy</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	45
Illustration 20 :	<i>Obélisque des Draveurs</i> , esquisse de Lionel Boucher	47
Illustration 21 :	<i>Le ramasseur de billots, son royaume</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	49
Illustration 22 :	<i>Jeune forêt</i> , esquisse en filigrane de Lionel Boucher	50
Illustration 23 :	<i>Fin de la drave</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	51
Illustration 24 :	<i>Boréal, coupe à blanc</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher	53
Illustration 25 :	<i>Casse-croûte de Jos Prud'homme au lac Létourneau</i> , esquisse en filigrane de Lionel Boucher	55
Illustration 26 :	<i>Au pied du courant</i> , peinture à l'huile de Lionel Boucher.....	Quatrième de couverture

SOURCES COMPLÉMENTAIRES

Photographie <i>Estacades sur la rivière Gatineau</i> (Archives de la ville de Gatineau)	4
Photographie <i>Paper & Politics</i> de 1963 de Malak Karsh (site Internet www.ottawadailyphotos.blogspot.com)	6
Photographie <i>Embâcle</i> (Fonds ministère de l'Environnement et de la Lutte contre les changements climatiques, Québec, 1929)	32
Carte des principales concessions forestières en Outaouais dans les années 1950's (ville de Maniwaki)	34
Carte postale de l'Expo 67 (Résonance Canada inc./Maison des cageux)	38
Publicité (<i>Le Droit</i> , 20 juin 1923, p. 6) et brevet n° 17579 (<i>Soutien de billot pour scierie</i> , 1883) de la E.B. Eddy	44
Photographie de la Tour de lessivage de la E.B. Eddy (Musée canadien de l'histoire, Harry Foster, D2005-00107, 2005).....	46
Emprunt au plan de la tour de lessivage préparé par la firme d'architectes Langlois & Blair (ville de Hull, 1977)	46
Emprunt au plan de la tour des Services de la conservation du patrimoine (Services publics et Approvisionnement Canada, 1987)	47
Photographies tirées de la collection familiale de Lionel Boucher.....	14, 16, 18, 20, 24, 54



Dans la même collection

COLLECTION
EDURAMA

Les rives touristiques du Nouveau Monde

Les funambules des rivières

Les racines héroïques du pays

Du calme à la tempête : F. A. Hopkins et C. Krieghoff

Le radeau de la Méduse, perspective canadienne

Une dépêche acadienne à la mer

Les cageux à la une

Un train d'enfer sous les ponts

Impressions de pierre et d'acier

